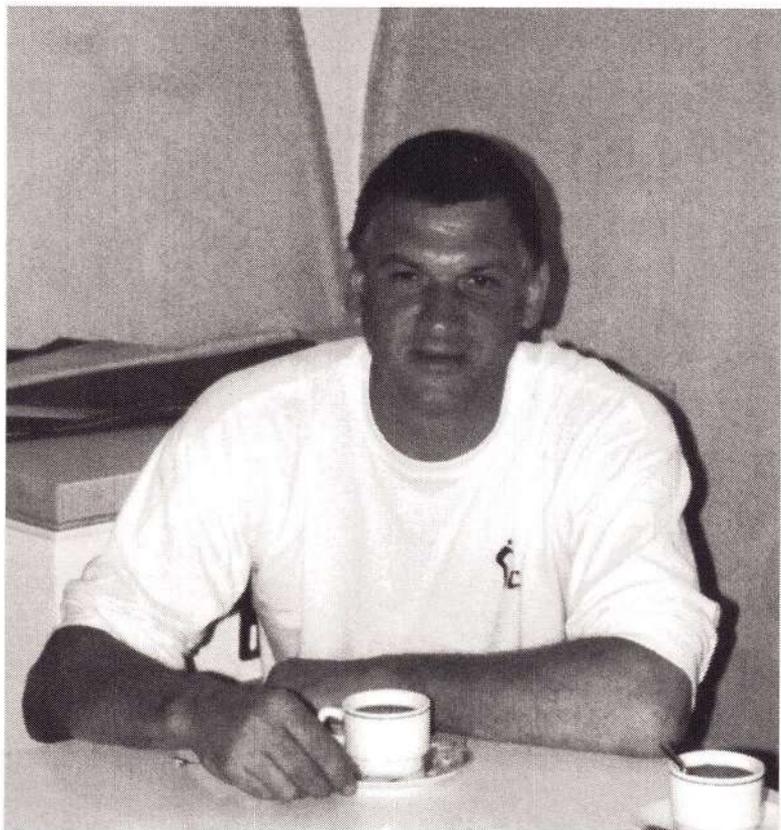


Marc HOSSELET



Institut Saint-Louis - NOVEMBRE 2006

Marc,

Tout petit, tu avais déjà une sensibilité à fleur de peau. Marie-Paule, ta sœur, se souvient : tu pleurais, oui, répondais-tu, parce que je suis heureux.

Ton parcours d'étudiant a été chaotique, tu étais pourtant très fier de tes années à l'Université, on ne voulait pourtant pas parier un Kopek sur toi.

On s'est rencontré au volley, ton sport favori, tu en as d'ailleurs conservé l'esprit de guindaille, ça se sait, la troisième mi-temps, c'est toujours la meilleure.

Très vite, les enfants sont nés. Tu leur as tout donné, tu les as langés, nourris, ton imagination débordait pour leur raconter des histoires fantastiques tous les soirs et pour leur apprendre à aller à vélo le long de la Meuse avec une bouée cachée sous leur manteau. Nous n'oublierons pas les merveilleuses années passées à la mer avec notre grande famille du camping.

A la maison, tu étais le roi du Bricolage, ta meilleure arme c'était le pistolet à silicone, tes beaux-frères te surnommaient d'ailleurs le roi du silicone, il n'y a bien que nous que tu n'as pas accrochés au mur avec du silicone.

A l'école, tu ne laissais personne indifférent, on t'appréciait, de nombreux professeurs m'ont rappelé les larmes aux yeux, ta bonne humeur et surtout tes légendaires imitations de Johnny.

Je dois avouer que tu en agaçais d'autres, c'est vrai, tu n'étais pas très papier, je dirais même assez distrait mais tes élèves, tu les aimais.

Tu étais plutôt le Gaston Lagaffe de la gymnastique, celui à qui on volait les chaussures et le pantalon à la piscine. Je t'imagine bien traverser le pont de Jambes, pieds nus en maillot au mois d'octobre.

A la maison, tu étais devenu le spécialiste de la carbonnade flamande, le maître dans l'art du feu de bois, il n'y a que le repassage que tu ne voulais pas faire, tu avais bien trop peur que je n'y prenne goût.

Et bien voilà, tu viens de nous faire un dernier pied de nez, tu vas rejoindre ceux que tu as aimés, ta maman, ta sœur et ironie du sort : alors que vous êtes nés tous deux à Salzennes, seulement quelques mètres vont vous séparer dans le cimetière d'Anhée.

Je suis désolée de ne pas avoir pu te protéger une dernière fois.

Sache que je m'occuperai très bien de tes enfants.

Sache aussi que ta famille et tes amis seront toujours accueillis chez nous, comme tu aimais très bien le faire.

A bientôt, Manu ...

Allocution prononcée lors des funérailles

Tous ceux qui sont passés à ce micro avant moi le savent, il n'est jamais très aisé de prendre la parole dans de telles circonstances. Et de surcroît, lorsqu'on perd une connaissance de plus de trente ans, depuis l'université en réalité, jusqu'à aujourd'hui à Saint-Louis. Même si nous n'avons pas toujours été sur la même longueur d'onde - chose normale et logique dans tout système humain - je voudrais vous dire au nom de notre communauté éducative, ces quelques mots emprunts de sincérité. Ces quelques mots qui, nous l'espérons, pourront reconforter Manu, Florine et Maxime.

Mais, hélas, nous le savons, les mots sont bien souvent inaptes à traduire correctement ce que nous ressentons.

Difficile de prendre la parole parce que, ce que nous vivons aujourd'hui dans cette église relève non seulement de l'émotion mais aussi de ce frisson qui nous glace le corps tout entier, de cette rage qui nous envahit, parce que 49 ans, c'est tôt 49 ans, c'est bien trop tôt.

Alors les mots restent coincés au fond de la gorge. Non, décidément ce départ est bien trop injuste. C'est le sentiment dominant qui prévalait vendredi matin à la salle des profs. Cent vingt professeurs assis, groggy et ... silencieux. On reste incrédules puisque mardi ou mercredi, on parlait encore ensemble de l'entorse de Maxime et puis ... cet accident qui révolte.

Toujours stupides ces accidents ! Le temps aurait pu suspendre son vol un peu plus longtemps !

Le départ brutal de Marc nous rappelle celui d'un autre professeur d'éducation physique, parti lui aussi trop tôt, Jacques. En devisant il y a deux jours avec Alain - l'ami de longue date de Marc - on soulignait les analogies entre Marc et Jacques. Pas étonnant donc qu'ils s'appréciaient ces deux-là, même s'ils avaient leurs propres spécificités.

Une première analogie ? Le sport, naturellement. En tant que licenciés en éducation physique, cela paraît logique ! Leur sport préféré ? Le volley-ball, bien sûr. Jacques plus en technique, Marc plus en puissance. Ce qui lui vaudra de sérieux problèmes aux genoux usés par la pratique trop intensive de son sport préféré.

Une autre analogie ? Leur disponibilité et serviabilité. Jacques, plus extraverti, se proposait de prime abord ; Marc, plus réservé, préférait qu'on aille le trouver et qu'on le sollicite. Mais tous deux étaient là quand on en avait besoin. Et c'était bien là l'essentiel. On n'oubliera pas de si tôt les fêtes à Saint-Fiacre où l'un tenait toute la journée les tickets boissons et l'autre était plongé littéralement dans les odeurs persistantes des frites douze heures durant. Et pas question de se faire remplacer !

Alors forcément lié à ce que je viens de dire, tous deux étaient de gais lurons : les blagues, les chants, les mets autour d'un bon verre, un havane ! On peut dire qu'ils aimaient la vie malgré le paradoxe que nous vivons aujourd'hui.

J'aurais également pu vous parler, et là s'arrêtera la comparaison avec Jacques, d'autres passions de Marc : le camping, le travail manuel. C'est vrai qu'il n'était pas peu fier de montrer à qui le voulait, l'annexe qu'il avait construite entièrement de ses mains.

Et aujourd'hui, en tant que professeur, alors qu'il est en chemin pour rejoindre une partie de sa famille et notre ami Jacques, il nous pousse, par son départ anticipé, à un dernier devoir. Celui de mener une réflexion sur le transfert, sur le passage qu'il opère maintenant : quel sens donner à la vie, donc à la mort, donc à l'au-delà ? Là où il est, Marc en détient aujourd'hui la réponse.

A chacun d'entre nous d'essayer, en fonction de sa vie, de son expérience et de ses propres difficultés, d'en préciser la définition. Ce qui n'est jamais simple !

Chers Manu, Florine, Maxime et vous tous parents, amis, collègues, élèves, nous vous entourons de notre amitié et de notre sympathie.

Laurent HENQUET, directeur.

Marc,

Là où tu es, n'oublie pas l'odeur du potager fraîchement retourné, l'abbaye de pierres avec ses feuilles jaunes sur le gravier blanc, les joues fouettées par le vent de ta 500 japonaise.

C'était à nos vingt ans qu'on vidait bière accompagnée de saucisses piquantes de Chez Louis.

Nos incantations sur magnéto 4 pistes et ta mine radieuse à la Batte.

On cognait sur des boxeurs mécaniques et c'était toi le champion.

So long, grand Marc.

Je renouvelle le vœu que je faisais chaque fois que nous étions ensemble : sois heureux !

Bernard GREGOIRE

L'image que Marc nous donnait était d'être un grand gars distrait, pas toujours bien fringué («pas besoin d'un costume pour traîner sous la pluie»), à qui les élèves faisaient des blagues pas toujours agréables, qui aimait manger et boire. Et quand il avait un peu dépassé la dose, il nous divertissait en imitant Johnny.

Qui ne se souvient pas de lui derrière sa friteuse lors des fêtes de Saint Fiacre ?

Au fond de lui c'était, avec ses amis, quelqu'un de sincère, profond, honnête et serviable.

Lors de nos conversations, il avait toujours un petit mot concernant les enfants, le travail de mon mari qui était en Humanité à Saint-Louis en même temps que lui.

Il me disait toujours «tu te tracasses trop, sois plus relax...». Pourtant il était tout aussi anxieux que moi pour sa famille.

Il avait son travail à l'école mais surtout tout son univers en dehors avec sa famille, son amour pour le bricolage, le magasin de Manu, le volley, les bons petits restos...

Lorsque j'habitais Profondeville, il était fréquent de faire les navettes ensemble, avec Luc aussi.

Un jour, alors que je le ramenaient chez lui après une journée pédagogique avec ma petite twingo toute neuve, je me suis fait emboutir par un automobiliste qui a voulu me rendre responsable de l'accident alors que je n'étais pas en tort. En entendant cela, le grand Marc est sorti de ma petite voiture et lui a dit «eh gars, ça suffit ! Où as-tu eu ton permis de conduire ?». L'autre «tétanisé» s'est de suite calmé et Marc s'est occupé de la déclaration d'accident.

Je me souviens aussi que lorsque Bastien suivait son entraînement d'escrime à Anhée, sa porte était toujours ouverte et je passais régulièrement un moment chez lui.

En mars dernier, il m'a téléphoné très tard, je dormais déjà, il se tracassait pour la santé de son papa et avait besoin de conseils. Lorsqu'il s'est rendu compte de l'heure, il était tout confus.

La veille de l'accident, nous avons passé un bon moment et longuement discuté des enfants avec Alain puis Patrick nous a rejoints ... et puis l'impensable est arrivé.

En voilà encore un qui s'en va après Jacques et tous les autres. C'est dur pour ceux qui restent ...

Marie-Françoise HARDY

Cher Marc,

Impossible d'oublier ce 2 mars 1984 !

Tôt le matin, nous nous étions mis en route pour nous rendre aux sports d'hiver à Samoëns avec de nombreux collègues.

Il neigeait tellement ce jour-là que nous avons dû faire une halte sur le parking du GB de Marche.

La route défilait et ta vaillante Renault 4 se frayait un chemin sur les routes enneigées.

Une fois la France traversée, voici la Suisse. Puis Genève. Et là, sur une voie rapide contournant la ville, c'est l'accident. Un chauffeur(ard) français s'engage afin de traverser les quatre bandes de circulation...

C'est toi qui m'as sorti de la voiture, malgré ma jambe cassée. Il y avait un risque d'incendie.

Tu m'as accompagné dans l'ambulance puis à l'hôpital Cantonal de Genève. Là aussi, j'ai pu compter sur toi pour entreprendre toutes les formalités nécessaires : police, rapatriement après l'opération chirurgicale, ...

Tu veillais à ce que j'aie de la visite chaque jour.

Je me souviens aussi que c'est toi qui avais insisté pour souscrire une assurance « Europe Assistance » avant de partir. C'est grâce à elle que j'ai pu être rapatrié par avion dans les meilleures conditions.

Salut et encore merci, Marc.

Olivier MATHOT

A Marc.

Entré à l'Institut en septembre 1981, il était notre collègue, mais il était aussi pour beaucoup d'entre nous, un « compagnon » de bonne humeur, toujours prêt à la rigolade, un peu bohème, dans le sens « zen », prêt pour l'aventure. Anticonformiste et « humaniste », il préférait écouter et entendre l'autre plutôt que parler de ses soucis, de ses ennuis.

Notre école est notre deuxième famille, et après 25 ans de vie commune, je ne réalise pas encore que tu as pu, toi aussi, t'en aller. Si vite, si tôt, sans que rien ne nous avertisse.

Chaque matin quand j'arrive, c'est un peu comme si je me disais « aujourd'hui il sera là et nous ferons un bout de chemin ensemble, nous partirons ensemble à Saint-Fiacre ». Mais..., chaque soir c'est le même constat, il faudra encore attendre le lendemain.

Je n'oublierai jamais nos soirées quand tu chantais Johnny, comme Pierre peut chanter Brel, la salle de fitness que nous avons installée dans mon garage à Bouge, les journées sportives, les soupers d'école ou de notre « corporation » et les fins de soirées : tu savais faire rire tout le monde jusqu'à en pleurer...

Si dans l'équipe il y avait un « cool » c'était bien toi. Combien de fois n'as-tu pas dit : « n'a rien avoué ça ; ni tracasse nin, c'est bon comme ça... ». Oh ! nous n'étions pas toujours d'accord, surtout sur l'ordre que tu laissais derrière toi, mais il était difficile de t'en vouloir longtemps car ton anticonformisme et ton humanisme nous remettaient à notre place.

Tu avais le sens de l'autre et ta famille comptait beaucoup pour toi.

Tu étais le plus grand, le plus fort et derrière toi, rien ne pouvait nous arriver. Jamais tu n'as fait de mal à une mouche et ton grand cœur était encore bien plus grand que toi.

Je pourrais encore écrire bien des lignes, mais ...

Je voudrais simplement te dire : Merci pour tout, Marc.

Garde-nous une place, car c'est sûr : nous nous reverrons.

Robert CARNOL

Un boxeur redoutable

Mai 1977 - Université Catholique de Louvain - Département d'Éducation Physique.

Il faisait chaud en ce mois de mai 1977, dans la vieille salle du complexe sportif de la Cité d'Aremberg à Leuven.

Chaud car la température extérieure avoisinait les 25 degrés ;

Chaud encore car la salle était mal ventilée ;

Chaud surtout car nous passions ce jour-là notre examen final de 1^{ère} candi en boxe française.

Les 120 étudiants attendaient impatiemment l'annonce des duellistes. Il fallait combattre ! Sûr et certain ! Mais contre qui ? On s'imaginait que les professeurs nous aligneraient comme dans les grandes compétitions « par catégorie de poids ». Cela paraissait logique. Nous étions donc tous confiants ... jusqu'au moment où la nouvelle tomba !

Effrayante ! Angoissante !

Ils avaient décidé !

Les couples s'affronteraient par ... ordre alphabétique !

Cet ordre, je le connaissais par cœur. Cet après-midi-là, je maudis mes aïeux de ne pas avoir modifié la graphie de mon patronyme. « Henquet » aurait pu s'écrire avec un « E ». « Enquet » ainsi orthographié n'aurait rien eu de choquant !

Hélas pour moi, il y avait bel et bien, à l'initiale de mon nom, un « H » ... comme dans « Hosselet » !

Le combat semblait inégal dès le début.

1,90 m contre 1,76 m !

90 kg contre 70 kg !

Une allonge brachiale supérieure à la mienne de 10 cm au moins !

Pareil pour la longueur des jambes ! Faut-il vous rappeler malheureusement, qu'en boxe française, on peut utiliser aussi bien les mains que les pieds.

Quels que soient les coups qu'il déciderait de porter, il ferait mouche à chaque mouvement !

Il jubilait, en souriant !

Je paniquais, en maugréant !

Goliath contre David ! Je pensai, l'ombre d'un instant, refaire gentiment le coup du caillou, 3000 ans après. Histoire de le surprendre quelques secondes et pouvoir espérer enchaîner une manchette ou un direct du droit. Mais las, sur le ring, pas le moindre objet à enserrer dans ma fronde.

Le gong retentit ! Il riait de plus en plus ! Il s'avança vers moi. Je pris peur et, spontanément, me mis à courir ... en rond autour du ring. Il riait encore plus sachant qu'il n'y avait aucune échappatoire possible.

Presque sadiquement, il referma l'angle de ma course. Le piège était tendu. J'allais devoir l'affronter. Je tentai alors quelques frappes des poings et des pieds. En vain ! Toutes étaient dans le vide ! Avec sa garde haute, il me tenait à distance. Il jouait avec moi comme le chat avec une souris ! Puis, lorsqu'il le décida, il mit fin au suspens. Il s'approcha et appliqua son enchaînement préféré : extension du pied droit à hauteur du visage, direct et crochet du poing gauche agrémentés d'un uppercut final du droit. Je m'affalai aussitôt. Le gong retentit. Le combat était terminé. Pas le grand ! Bien que cela y ait ressemblé !
Verdict des juges ?
Hosselet, OK !
Henquet, KO !
Pourquoi mon nom ne s'est-il pas écrit avec un « E » ?

Cette anecdote, un peu romancée dans sa forme mais non dans sa finale, ravira Marc de là-haut. C'était une des histoires qu'il ne manquait pas de raconter lorsqu'on se retrouvait à table ou autour d'un bon verre. Et il riait gaiement et abondamment. C'était Marc tel qu'on aimait le voir. Aujourd'hui, il est sur un autre ring et a retrouvé un autre compagnon d'entraînement à qui, j'en suis sûr, il raconte encore cet épisode de mai 1977.

L. Henquet, étudiant en éducation physique.

A Marc dit le BRICOLEUR,

S'il y a une vie après la vie, Marc, je suis sûr que tu as déjà rencontré Jacques, notre ami commun.

Et je suis sûr aussi que tu ne manqueras pas de partager avec lui de nouveaux bons moments au paradis des gais lurons. Non Marc, tu ne seras pas tout seul car ton pote Jacques t'attend au plus haut des cieux et ce, depuis déjà quelques années.

Je suis certain, Marc, que tu sauras l'accompagner comme auparavant dans les moments les plus cocasses surtout assis autour d'une table (puisqu'on y laisse un jour un peu de notre vie) pour y déguster ensemble les délices de la vie qui vous tenaient tant à cœur.

Que ton existence ne s'arrête pas là et continue à profiter des plaisirs de la vie et des fous rires en tous genres.

Que tu restes l'épicurien que tu as toujours été.

Outre tes profondes valeurs humaines quoi qu'en pensent certains, je continuerai à savourer le souvenir de ces agréables moments passés ensemble au Parisien malgré les 22 marches de pénitence du lendemain.

C'est vrai que des fois on poussait le bouchon un peu loin (mais pas trop) mais au moins on vivait l'instant présent dans la bonne humeur et la joie de vivre ; c'était en tout cas une autre manière de s'exprimer et de décompresser. On méritait bien une bonne récréation à la sauce « du prof de cumulet » !!!

A jamais Marc, resteront gravés dans ma mémoire, les retours en train Namur-Anhée et vice-versa, comme l'accueil et l'hôtel qui m'étaient réservés en pareilles circonstances.

Oh combien la convivialité était immense lorsque, avec ta chère Emmanuelle, nous dégustions tous les trois de bons petits plats arrosés d'une bonne bouteille de beaujolpif' dans la véranda où l'on pouvait voir passer les petits canards plumés et les gros canards à moteurs. Certes, ton divan m'a souvent servi de lit auprès d'un poêle à bois qui dégagait la même chaleur humaine que vous deux.

Merci à toi, Marc, pour tout ce que tu as pu donner et transmettre en toute simplicité, bisous à Emmanuelle et aux enfants à qui il faudra bien du courage pour surmonter pareille épreuve.

Sachez que vous pouvez compter sur moi à chaque instant.

Comme chantait un certain de chez nous : « je veux qu'on rie, je veux qu'on danse certes ». « Un autre grand parolier, Georges Brassens pour le nommer », a composé une chanson que je dédie à ta mémoire. C'est une caricature qui te colle à la peau et espérons qu'ici haut tu puisses l'entendre et la fredonner avec ton ami Jacques.

Un ami qui t'apprécie.



Le bricoleur.

Paroles de Georges Brassens.

Pendant les rar's moments de pause,
Où il n'répar' pas quelque chose,
Il cherch' le coin disponible où
L'on peut encor planter un clou. (boîte à outils) {2x}
Le clou qu'il enfonce à la place
Du clou d'hier, il le remplace-
Ra demain par un clou meilleur,
Le même qu'avant-hier d'ailleurs.

*R : Mon Dieu, quel bonheur !
Mon Dieu, quel bonheur
D'avoir un mari qui bricole
Mon Dieu, quel bonheur !
Mon Dieu, quel bonheur
D'avoir un mari bricoleur
(boîte à outils) {2x}*

Au cours d'une de mes grossesses,
Devant lui je pestais sans cesse
Contre l'incroyable cherté
D'une layette de bébé. (boîte à outils) {2x}
Mais lorsque l'enfant vint au monde,
J'vis avec une joie profonde
Qu' mon mari s'était débrouillé
Pour me le fair' tout habillé.

A l'heure actuelle, il fabrique
Un nouveau système électrique,
Qui va permettre à l'homme, enfin,
De fair' de l'eau avec du vin. (boîte à outils) {2x}
Mais dans ses calculs il se trompe,
Et quand on veut boire à la pompe
Il nous arriv' d'ingurgiter
Un grand verre d'électricité.

Comme il redout' que des canailles
Convoit'nt ses rabots, ses tenailles,
En se couchant, il les installe
Au milieu du lit conjugal. (boîte à outils) {2x}
Et souvent, la nuit, je m'éveille,
En rêvant aux monts et merveilles
Qu'annonce un frôlement coquin,
Mais ce n'est qu'un vilebrequin !

*R : Mon Dieu, quel malheur,
Mon Dieu, quel malheur
D'avoir un mari qui bricole !
Mon Dieu, quel malheur,
Mon Dieu, quel malheur
D'avoir un mari bricoleur.*

C'est bête mais j'aurais pu dire de vive voix ce que je vais écrire. Hélas, quand on se voit tous les jours, on fait peut-être moins attention à l'autre.

Marc, c'est un collègue, un copain, un ami depuis 25 ans.

Marc, c'est le souvenir de quelqu'un de cool : DON'T WORRY BE HAPPY ou NE TE TRACASSE PAS CA VA ALLER étaient des expressions clés chez lui.

Marc, ce sont des vacances à Fiesch en Suisse avec des élèves et une soirée mémorable avec Johnny...

Marc, c'est un séjour à Samoens où l'arrivée fut plus pénible que prévue.

Marc, c'est une semaine de vacances en appartement à la mer avec nos familles.

Marc, ce sont des week-ends dans sa caravane.

Marc, c'est quelqu'un de disponible sur qui on pouvait toujours compter.

Marc, c'est le bout-en-train prêt à rigoler ou à faire rigoler. Il s'amusait de voir les autres s'amuser.

Marc, c'est...

Il y a tellement de souvenirs et de choses à dire mais la plus importante c'est que c'est mon ami et cette chose-là, ni personne ni le temps ne sauront l'effacer.

Alain MEUR



A Marc,

Sur 20,30 ans de vie à St Louis, nous avons comme tous des souvenirs ! Hé oui, ils peuvent être tantôt heureux, tantôt amusants, tantôt tristes, tantôt confidentiels... .

Nous avons partagé avec toi, Marc, des recyclages mémorables à Louvain-la-Neuve ; les retours en covoiturage étaient l'occasion d'échanger sur le sport, les profs, la direction, la famille, les enfants, les vieux souvenirs....

Tu nous racontais tes études à St Louis, au sportkot, ta rencontre bien détaillée avec Manu !!!! On pleurait de rire ! Le trajet nous semblait si court !

On n'oubliera jamais

- le nombre de fois où tu imitais Johnny,
- le nombre de fois où tu nous as fait rire,
- le nombre de fois où tu nous as confié tes soucis,
- le nombre de fois où tu nous as parlé de tes enfants,
- le nombre de fois où tu nous as parlé du magasin de Ciney, des marchés de Noël avec son vin chaud et ses hamburgers, des marchés et des brocantes que tu fréquentais dans la région pour vendre tes bonbons,
- le nombre de fois où tu nous as proposé d'aller boire un verre chez toi,
- le nombre de fois où tu nous as fait signe en revenant de St-Fiacre,
- le nombre de fois où tu nous disais « ça va ? »,
- le nombre de fois où tu nous disais de ne pas nous tracasser,
- le nombre de fois où tu as repris Amaury,
- le nombre de fois où l'on a été te rendre visite lorsque tu étais blessé...Tu étais le champion de la chaise roulante !
- le nombre de fois où tu nous as parlé de tes projets, de tes travaux dans ta maison,
- le nombre de fois où tu nous as tendu une perche pour te confier.

S'il nous restait encore un jour à vivre avec toi, nous ouvririons sans nul doute encore un peu plus notre cœur !

Nous sommes sûrs que tu nous estimais.

Nous te disons merci pour tout ce que tu as fait et dit pour nous.

Que ton voyage soit des plus ensoleillés ! ! ! ! ! ! !

Marie-Hélène et Luc, tes collègues du primaire.

